

Voici le texte repris par l'auteur de cette conférence donnée le 22 novembre à l'Agora, dans le cadre du cycle 'Dire Dieu'.

Edith Stein ou « le réalisme des saints »

Le philosophe Maurice Clavel dont le verbe habité courrait comme la foudre écrivait qu' « il ne faut pas dire que l'homme reçoit la Révélation, mais que l'homme est révélé »¹. Et pour donner à saisir la charge de ces mots, il comparait audacieusement l'homme de foi à cette « femme hostile, frigide et sourdement haineuse » qui, dans le corps à corps avec son amant, s'était enfin sentie « révélée » à elle-même. C'est en ce sens que le Dieu révélé nous révèle à nous-même, en nous laissant à la renverse, vaincus, mais libérés des crispations humaines qui nous tenaient loin de la vie.

Nous le savons depuis longtemps : la relation amoureuse à Dieu nous couche tôt ou tard à terre ; elle nous conduit, exultants et méfiants, vers cette pointe ultime de nous-mêmes où, craignant de nous perdre, nous sommes pourtant introduits dans la vie véritable. « Dieu n'accomplit pas l'homme en prolongeant son être, écrivait déjà Tertullien, mais il le rétablit en le basculant ». Avec Edith Stein, nous sommes en ce point de jonction entre « l'assurance dans l'être reçu » et la bascule en l'Autre révélé.

Voilà donc la question qui peut nous mener dans le parcours de pensée de cette philosophe et de cette mystique : comment Dieu peut-il être à la fois l'Éternel qui fonde mon existence et le Tout-Autre qui me renverse ? L'enjeu de cette réponse réside peut-être dans ce qu'Edith Stein appelle à plusieurs reprises dans sa dernière œuvre « le réalisme des saints »².

¹ M. Clavel, *Ce que je crois*, Grasset, 1975, p. 270.

² Edith Stein, *La science de la croix*, Louvain, Nauwelaerts, 1998, p.5

Pour accomplir ce parcours, nous garderons donc en vis-à-vis ces deux œuvres majeures d'Edith Stein que sont : *L'être fini et l'Être éternel* (ouvrage de philosophie soutenu par la vie spirituelle) et *La science de la Croix* (ouvrage religieux et mystique traversé de philosophie).

I

Le divin porteur

Mais pour amorcer ce périple nous devons aller un peu en amont de son œuvre afin de sonder le terreau intellectuel à partir duquel elle s'établit.

« Juive et prussienne », comme elle aimait à le dire, Edith Stein est née à Breslau en 1891. Son intelligence exceptionnelle et sa fougue à comprendre la conduisent rapidement à faire des études germaniques mais aussi à travailler la psychologie et la philosophie. C'est ainsi qu'elle est plongée dans le courant phénoménologique alors naissant qui va la mener à devenir entre autre l'assistante de Husserl, révérend comme le « cher maître ».

Il faut bien saisir l'ambiance de la première naissance de la phénoménologie à Göttingen : une véritable quête unissait alors en une communauté chaleureuse les étudiants et des professeurs de génie comme Edmund Husserl, Max Scheler ou Adolf Reinach. La phénoménologie ne cessera pour Edith Stein d'être « sa langue philosophique maternelle ». Or, que peut-on rapidement retenir de ce mouvement de pensée qui permette de mieux éclairer la réflexion d'Edith Stein ?

Sa langue philosophique maternelle

Tout d'abord la phénoménologie doit être envisagée comme une doctrine et une méthode. Elle repose toute entière sur une véritable foi dans la Vérité capable d'ouvrir l'horizon de la recherche (cf. Husserl, *Lettre à Dorion Cairns*). La méthode invite à une authentique conversion du regard : il s'agit de passer de l'attitude dite « naturelle » (l'immersion spontanée dans le monde de la vie, l'adhésion naïve au quotidien, la familiarité superficielle avec ce qui nous entoure) à la

conscience même des *attitudes de conscience* qui organisent notre rapport au monde (il s'agit par exemple de passer de la perception de *l'objet* à l'étude de ce qu'est *l'acte* de percevoir).

La réflexion phénoménologique exige donc une ascèse intellectuelle très particulière, une rigueur d'analyse qui seule peut « s'assurer, selon Husserl, d'un terrain absolu » pour connaître le réel en vérité, c'est-à-dire selon sa signification profonde. Car ce qui séduit alors Edith Stein, c'est le « réalisme » de cette philosophie, cette attention au vécu du sujet qui en même temps ne cesse de maintenir la réalité du monde comme pôle indépendant : si je *construis* en quelque sorte *mes* représentations du monde, celui-ci existe bel et bien, je ne l'invente pas, il m'est *donné* et je dois en pénétrer le sens. Cette recherche de la signification profonde, ultime, de chaque chose est ce que Husserl appelle l'accès à *l'essence* de la chose, la « réduction eidétique ». C'est à cette approche-là qu'Edith Stein restera fidèle, quelles que soient les évolutions ultérieures de son maître.

Nous sommes à présent mieux armés pour entrer dans la trame de la pensée d'Edith Stein qui va constamment croiser sa propre langue philosophique, la phénoménologie, et la langue théologique de l'Église qui est celle de la scolastique. Cette approche est donc éminemment dynamique et nous devons l'accompagner pas à pas.

L'acte et la puissance

Edith Stein initie sa réflexion à partir de la distinction classique entre *l'acte* et *la puissance*, du moins telle qu'elle est développée chez Thomas d'Aquin. La puissance doit être envisagée ici de deux façons principales : il peut certes s'agir de ce qui a seulement *possibilité d'être* et en ce sens n'est pas encore, de ce qui n'est que potentiel ; mais le terme peut aussi désigner la réalité en son aspect inchoatif, ce qui est déjà *un degré préliminaire de l'être*, ce qui est un « commencement d'être », sans être parvenu à sa pleine actualité (ainsi quand je dis couramment de quelqu'un qu'« il a un potentiel », c'est que j'ai déjà vu les prémisses de ce qu'il peut faire quoique je ne sache pas où le conduira l'actualisation de son potentiel).

Il importe ainsi de remarquer qu'il y a *des degrés* dans l'être (ce qui est *potentiellement* n'est pas rien, mais n'est pas *réalisé* pour autant). Le passage d'un *être possible* à un *être réel* signifie le passage d'un *degré inférieur* de l'être à un *degré supérieur* par le jeu d'une actualisation. Le plus haut degré de l'être doit être alors pensé comme *acte pur*.

Or jamais nous ne sommes sur ce mode de l'acte pur puisque même dans la réalité présente nous sentons qu'il y a en nous une intensité d'être qui varie.

Soyons plus précis : *la certitude que j'ai de mon être* est sans doute la certitude qui m'est la plus *originale*, celle qui accompagne tous mes mouvements de pensée : je suis et je ne cesse jamais de savoir que je suis, même si je n'en ai pas une représentation claire. Or cette certitude est inséparable de l'expérience de ma propre *temporalité* : le « je suis » qui se donne dans toute l'actualité du présent, du maintenant, semble prendre place entre « ce qui n'est plus » et « ce qui n'est pas encore ». Je conserve en moi le souvenir d'avoir été et je nourris le présent dans l'orientation d'un « encore à être » qui déjà trouve ancrage dans ce dont je suis porteur.

La temporalité nous apparaît donc comme « un mouvement existentiel » par lequel nous passons d'un vécu à un autre en renouvelant par nos actes successifs nos points de contact avec l'être (à tout moment je peux dire « je suis » mais ce « je suis » ne vaut que *dans le moment* où je le dis). En moi co-existe donc de l'acte et de la puissance, de l'être et du non-être.

Dieu comme être éternel

Et déjà nous nous approchons ici d'une première désignation de Dieu : seul il est *l'être plein* qui n'abrite aucun non-être, seul il est acte pur (pleinement ce qu'il est à tout instant). Il est *l'Être éternel*. Entendons bien ici que l'Éternité ne peut plus être pensée comme une durée indéfinie (et ennuyeuse) mais comme le mode d'être par excellence, le jaillissement toujours présent et vivant de la plénitude en acte (*en personne* sommes-nous tentés de dire en anticipant sur la suite).

C'est à l'aune de l'éternité que se mesure mon être ou, dit autrement, mon être n'est qu'un analogue de l'Être éternel qui, lui, n'est pas marqué par la caducité qui est la mienne.

Pourtant, paradoxalement, dans l'expérience de mon propre *devenir* je fais l'expérience de ma *permanence*. Le moi qui n'est vivant que de façon punctiforme se sait également vivant de façon continue. Je suis toujours dans une « étendue d'existence » (le moment) quoique mon actualité ne cesse de se jouer à la fine pointe de l'instant présent.

Il n'empêche que cette permanence ne m'appartient pas : je n'ai pas le pouvoir de retenir le passé dans l'être, tout au plus puis-je le garder dans ma mémoire. Plus encore, je sais que je ne me suis pas donné la vie, je m'éprouve comme étant « jeté dans l'être » selon le vocabulaire de Heidegger. Ma permanence n'est pas celle de l'être éternel, elle est celle de quelqu'un qui est *conservé dans l'être*, qui reçoit vie dans un jaillissement toujours nouveau.

Soutenu dans l'être

Une double ligne d'expérience s'est ainsi ouverte à moi :

- la première est celle de ma propre vanité, de ma contingence, de ma fugacité : c'est l'expérience de l'angoisse qu'Heidegger thématise comme l'expérience authentique du fond de mon être.

- la seconde est celle de ma permanence comme assurance d'être conservé. Edith Stein voit dans cette seconde ligne le premier mouvement de l'expérience spirituelle, comme certitude ontologique première, naïve et non réfléchie d'être *soutenu* dans l'existence. Mais que l'on ne s'y trompe pas, c'est bien de la naïveté confiante de l'enfant dont il est ici question, de son abandon sans plus y penser aux bras qui le portent.

« Je me sais soutenue, note Edith Stein, et ce soutien me donne du calme et de la sécurité. Certes, ce n'est pas la sécurité sûre d'elle-même de l'homme qui, dans sa propre force, se tient sur un sol ferme mais la sécurité qui, vue objectivement, n'est pas moins raisonnable. En effet, l'enfant qui vivrait constamment dans la peur que sa mère ne le laisse tomber, serait-il raisonnable ? » Puis elle enchaîne : *« Dans mon être je tombe donc sur un autre être qui n'est pas le mien mais qui est le soutien et le fond de mon être ne possédant en soi ni soutien ni fond. »*³

³ Edith Stein, *L'être fini et l'Être éternel*, Louvain, Nauwelaerts, 1998, p. 64.

Cette *première* expérience est décisive pour Edith Stein, dans l'évolution même de sa vie spirituelle. En paraphrasant le psychanalyste Donald Winnicott, nous pourrions parler ici d'un véritable *holding* divin, ontologiquement premier, *archè* véritable de notre existence. Cette sécurité dans l'être semble alors nous conduire d'elle-même vers cet « autre être » divin, le porteur que rien ne porte, l'être nécessaire qui ne tire son être que de lui-même et qui le communique à tout moment à ce qu'il fait venir à l'existence.

II

« La science des saints »

Donc « je suis » ! Je suis « vivant ». Autrement dit, *je vis quelque chose*. De fait, à tout moment sont associés à ma conscience des « contenus d'expérience » (en ce moment même nous expérimentons quelque chose, que cela ait trait à l'ennui ou à l'intérêt). Ces contenus d'expérience s'organisent en « unités d'expérience vitale », c'est-à-dire que certaines expériences forment *un tout*, marqué par une certaine durée (un début et une fin), unifié par une attitude durable ou un sentiment durable (l'attention en ce moment même).

La joie (selon l'exemple que prend Edith Stein en se démarquant de Heidegger) peut ainsi structurer une unité d'expérience : on m'annonce une bonne nouvelle et celle-ci me met en joie ; une première émotion va m'habiter, qui va colorer toute cette expérience (de la jubilation soudaine à la douce ivresse qui la suit). Ma joie *demeure* malgré ses manifestations différentes et donne signification et cohérence à l'ensemble éprouvé.

Ainsi, si je me demande ce qui se passe en moi, je saisis *l'essence de ma joie* qui se déploie sous des aspects différents. Bien plus, à travers *ma joie* j'entrevois ce qu'est *la joie en général*. Car quelles que soient les expériences de la joie et les manifestations de celle-ci, si je peux dire à chaque fois qu'il s'agit de joie, c'est que je reconnais à chaque fois quelque chose qui se rattache à *l'essence de la joie* !

En quête de l'essence

L'essence répond donc à la question du « qu'est-ce que c'est ? ». Dire *ce* qu'est une chose, c'est en dernier ressort remonter à *son essence*, repérer la signification fondamentale qui lui donne son unité malgré tous les changements accidentels pouvant lui advenir. De tout ce qui est, je peux tenter de dire *ce que c'est*, d'en énoncer l'essence. Je peux parler de l'essence de tel ou tel sentiment, de tel ou tel objet (ce qui fait qu'il est *tel* et pas un *autre*) ou de telle personne (quoique alors l'enjeu soit double car connaître quelqu'un ce n'est pas seulement dire *ce que c'est* -un être humain- mais *qui* il est, enjeu qui revêt un caractère décisif pour la suite).

L'essence est ce qui informe la matière, ce qui donne à l'étant sa forme propre de sorte qu'il soit *ce qu'il est*. On peut ici dire que l'essence *informe* l'objet tandis que l'objet *réalise* l'essence : l'essence ne trouve sa pleine réalité que dans l'objet. La notion de couleur, par exemple, est une notion *essentielle* dont nous avons l'intellection : si je vous demande la couleur de tel objet, vous comprenez et vous pouvez me répondre. Pourtant l'idée même de couleur est une forme générale à laquelle je n'accède que par des couleurs particulières (le rouge, le bleu...).⁴

L'objet rend l'essence *réelle*, mais l'essence rend l'objet *possible*. A toute chose se rapporte une essence qui elle-même n'est rien sans la chose.

Mais alors *que sont* donc les essences ? Elles sont *intemporelles* (elles n'ont ni commencement, ni fin : si mon stylo cesse d'être rouge, la possibilité même du rouge n'a pas définitivement disparue). Mais elles ne sont pas *réelles* au sens où l'objet est réel. Ces essences correspondent aux *idées* que Dieu s'est fait du monde, dès avant que le monde soit, *elles en sont la forme qui le rend possible*.

⁴ En fait, si je sais que *ces* couleurs sont des *couleurs*, si je les thématise en tant que telles, c'est que je repère en elles *l'essence de la couleur*. Or ces couleurs particulières je ne les découvre jamais que réalisées dans un objet : *ce* crayon rouge par exemple que je vise en *sa rougeur* à partir de *l'essence-couleur*. Nous pouvons donc distinguer une *essentialité générale* (la couleur), une essence particulière (le rouge) et un objet qui seul est réel (ce crayon rouge). Dit encore autrement, *la couleur* n'est *présentée* que par la *réalité rouge* de l'objet, mais la saisie de cette *rougeur* de l'objet n'est *possibilisée* que par la visée de *l'essentialité-couleur*.

Un renversement de perspectives

Saisissons bien ici les enjeux du *réalisme essentialiste* d'Edith Stein.

- Il s'agit tout d'abord pour elle d'affirmer le monde en sa *réalité*, comme *subsistant en lui-même*, existant bel et bien *indépendamment* de sa saisie par l'esprit qui le conçoit et le nomme. Le monde existe, il est un pôle de connaissance qui se tient face au sujet : le réalisme s'oppose ici à l'idéalisme.

- Mais le monde n'est pas une collection de particularités dont on ne peut rien dire ; les choses et les êtres ont *un sens* et le dégagement de ce sens est l'exposition de l'essence. L'essentialisme s'oppose alors au nominalisme (tout comme s'opposaient à lui *les réaux* durant le XIII^e siècle).⁵ Car il ne s'agit pas seulement de défendre *la réalité* du monde, il faut aussi en soutenir *la vérité* !

Les choses peuvent *se connaître* grâce aux essences qui les fondent ; mais les essences elles-mêmes ne sont pas des choses réelles (au sens scolastique, la pensée d'Edith Stein demeure un « réalisme modéré »). Le monde des essences n'est jamais un « arrière-monde » (au sens de Nietzsche), un monde supérieur dont notre monde ne serait que l'image imparfaite. Il est l'ensemble des idées divines (archétypes) qui dessinent le projet du monde, Edith Stein s'accordant ici à la « doctrine augustinienne des idées ».

Ce qui est donc en jeu, c'est un renversement de perspectives : ce qui compte au final, c'est d'entrevoir le monde comme une réalité voulue par Dieu, comme une réalité habitée, formée par l'intelligence divine, de qui elle tient sa cohérence et sa consistance. Ce monde n'est pas une image imparfaite d'un monde idéal, mais il n'est pas non plus une collection de particularités qui seraient juxtaposées dans la fugacité de l'instant : il est *intelligible* parce que *formé dans le Verbe*, dans le « logos » qui est en Dieu dès le commencement (« *en arché*

⁵ Le réalisme d'Edith Stein s'inscrit ainsi dans la tradition de l'école de Saint-Victor au XII^e s qui défendait face au nominalisme montant la "réalité" des genres retenus par Aristote en permettant la participation du singulier à l'universel par sa conformation... Il s'agissait bien alors de soutenir la possibilité d'énoncer des vérités générales.

hen ô logos » écrit Jean - Jn 1,1- en donnant toute leur résonance aux paroles de Paul : « panta di autou egeneto » - Col 1,16).⁶

Edith Stein nous invite ici à une démarche dynamique : il faut ressaisir la réalité en son intention divine, tout à la fois pour en apprécier la densité, la profondeur et la signification dans le projet divin, mais aussi pour entrer dans la pleine vie de l'esprit qui est amour et compréhension vivante de ce qui est à partir de son ultime raison d'être.

Cette compréhension vivante peut-être imparfaitement celle du philosophe appliqué, mais beaucoup plus parfaitement celle du saint, qui, par l'amoureuse hospitalité faite à l'Esprit divin, commence à entendre toute chose comme Dieu l'entend, quoique ce soit toujours dans l'obscurité de la foi. Tel est le réalisme des saints : relever en toutes choses la marque du Très-Haut ; entrer par le concours amoureux dans l'efficacité divine pour œuvrer à ce que le monde devienne ce que Dieu l'appelle à être.

C'est un véritable chant de la création qui se déploie ici, dont la bonté, la vérité et la beauté divine orchestrent les accords universels. L'eidétique de Stein, sa philosophie de l'essence, n'enferme par l'histoire dans la réalisation morne de ce qui « déjà » fut écrit ; elle révèle plutôt l'histoire et le monde dans leur assomption vers leur pleine vérité. Le projet divin est donation de sens et assurance pour l'homme d'être voulu depuis le cœur de l'Éternel. Nous sommes alors tournés vers l'espérance et rétablis dans la clarté de l'être quand nous semblons défaillir.

III

L'âme et son royaume

Pénétrons à présent au lieu secret du mystère divin, avec toute la discrétion et l'humilité qui sont requises. Nous avons vu que la spiritualité d'Edith Stein reposait sur deux intuitions fondamentales : -

⁶ Traduction de la BJ : « Au commencement était le Verbe » (Jn 1,1) ; « Tout a été créé par lui » (Col 1,16).

je suis *conservé* dans l'être par un être qui possède l'Éternité ; - le monde entier tient de cet *être éternel* sa consistance et sa signification. Mais que pouvons nous connaître de cet être éternel ? Que nous révèle-il de lui-même ?

Nous avons déjà dit qu'il est un acte pur, ultime vivant qui possède *l'être réel* dans sa plénitude. Mais il possède aussi pleinement son *être essentiel*. Dieu n'est pensé par personne d'autre que lui-même, il est sans archétype et on ne peut le définir par autre chose que par lui-même : *Dieu est sa propre essence* et la chose la plus appropriée que je puisse dire de Dieu, c'est qu'il est Dieu (« Dieu est Dieu, nom de Dieu ! », s'écrit un jour Clavel). Dieu est en ce sens d'une parfaite simplicité : en lui l'essence et l'être sont dans une unité indissolubles. Il est le *premier étant* (la *proté ousia*) de qui tout procède.

Dieu comme personne

Si Dieu est *cause première* de tout ce qui est, ce ne peut-être que selon *sa propre activité* (ou bien il faudrait trouver une autre cause qui entraîne Dieu à causer le monde). Or donc, si Dieu agit *librement* c'est qu'il est *une personne* car seule une personne peut avoir une volonté libre, tout comme seule une personne peut agir avec *raison*, ce que nous indique la cohérence du monde. C'est ce que Dieu lui-même nous révèle en disant à Moïse : « Je suis ».

Certes, l'Éternel en personne ne peut avoir d'autres noms que celui-ci : « Je suis ». « *Je suis* », écrit E. Stein, *signifie : je vis, je sais, je veux, j'aime ; mais tout cela ne constitue pas une succession ou une juxtaposition d'actes temporels : au contraire il s'agit de quelque chose d'absolument un de toute éternité dans l'unité de l'acte divin (...) le Je divin n'est pas vide, mais il contient, embrasse et dirige toute la plénitude.*»⁷

Dieu est bien une personne en son sens le plus éminent ; or, de cette personne naît une seconde personne, en un sens tout aussi éminent puisque l'être lui est pleinement communiqué : le Fils éternel qui se tient comme un Tu devant le Père. Et de ces deux procède une troisième Personne en qui se dit toute la mutualité de l'amour des

⁷ Op. cit. p. 343.

deux premières. Une unique essence et trois personnes, c'est là tout l'indicible du Dieu trinitaire. Vraiment Dieu est esprit, Lui qui se donne sans jamais rien perdre de lui-même.

Mais alors, contemplant l'éminence du Dieu personnel, que peut encore signifier que l'homme aussi soit une personne ? Cela ne signifie rien d'autre que la hauteur de sa vocation, s'éclairant au jour trinitaire.

Le mystère du sujet

Le monde des étants créés est partagé en deux, nous rappelle Edith Stein : d'un côté les choses matérielles inanimées et d'un autre côté les êtres animés qui sont composés d'un corps matériel et d'une âme. On peut appeler *âme* le centre d'existence à partir duquel l'être vivant *s'informe lui-même*, à partir duquel il se développe pour réaliser son essence. Chez les végétaux l'âme se résume dans cette capacité de croissance ; mais chez les animaux, l'âme semble croître vers une certaine *intérieurité*. « *La vie n'est plus seulement une formation de matière, mais un être en soi-même* »⁸, un monde de sensations et de réactions. On peut et on doit parler *d'une vie psychique de l'animal* quoique celle-ci soit en grande partie liée au corps et à la satisfaction de ses exigences.

Mais on ne peut encore parler d'une *vie personnelle*, ce qui advient avec l'homme, chez qui un redressement s'opère : en lui la vie intérieure devient *consciente*, capable de regarder vers l'extérieur ou vers son être le plus intime ; en lui la nécessité fait place à la liberté d'agir et même de se donner. « *L'homme est une personne spirituelle* », célèbre Edith Stein, « *il est porteur de sa vie au sens éminent de la tenir personnellement en main* »⁹ et de pouvoir lui reconnaître un sens.

Esprits incarnés, nous ne sommes ni des animaux, ni des anges puisque nous sommes les deux en une seule personne. Esprits incarnés, nous devons informer notre existence corporelle, notre vie psychique en nous tournant vers Celui qui est plus haut que nous-mêmes et réside au fond de nous-mêmes. Car l'âme humaine est un royaume qui dépasse le *moi*.

⁸ Op. cit., p. 369.

⁹ Op. cit., p. 370.

De fait, le moi, comme sujet éveillé, conscient, ramassé dans l'actualité de l'intention présente est toujours *débordé* par tout le mystère du sujet, bien qu'il soit ce mystère même. Je suis tout cela : mon corps, mon histoire, les profondeurs insoupçonnées de ma sensibilité, les vitalités cachées qui me pressent d'agir, les potentialités qui attendent d'être actualisées et même l'espace vibrant dans lequel résonne et prend corps la promesse de la vie éternelle. Je suis tout cela et je ne puis l'embrasser ; je ne peux que m'y insérer par la pointe de ma vigilance ou l'accueillir quand cela se donne à moi. Je ne peux que me familiariser *patiemment* avec l'étranger que je suis pour moi-même.

L'âme de l'homme est un royaume qui le dépasse ; nous le savons plus que quiconque quand se tient devant nous celui que nous aimons : l'enfant, l'épouse ou l'ami... Quand je le regarde qui me regarde ... Lui s'oublie dans l'acte du regard mais moi je le vois tel qu'il m'est révélé, tel que je le devine, tel qu'il se donne. Et je pressens toute la vie intérieure qui le porte jusqu'à ce présent, j'entraperçois le monde vaste qui se tient aux portes de l'instant. Je me fais *hospitalité*, car dans le regard qu'il me verse, c'est comme un monde qui bascule : l'agitation des peurs, le souffle des espoirs, le chant ressurgi de ses bonheurs secrets et la belle, la folle attente d'être aimé. J'accueille et je frémis sans chavirer, de crainte qu'il ne perde aussi son équilibre ; je laisse s'accomplir l'amoureuse transmutation qui, d'un monde reçu, fait un monde prié. Enfin nous sommes cœur à cœur comme à l'image du colloque divin.

Le réalisme des saints

La personne humaine n'est jamais tant elle-même que lorsqu'elle ouvre son intériorité, que lorsqu'elle l'approfondit pour s'élever au-dessus d'elle-même. On pourrait parler d'une ascension intérieure, d'une *inscendance* incendiaire qui nous embrase du désir d'aimer : « vive flamme d'amour » chantait Jean de la Croix.

Être réellement pour l'homme, c'est favoriser cette percée de l'Éternité dans son temps.

Le réalisme des saints désigne cette grâce insigne de percevoir toute chose et tout être dans l'embrasure de l'éternel.

Le réalisme des saints désigne cette mise en œuvre de l'amour qui révèle à chaque homme l'unicité de son essence (car l'essence de

chaque homme est unique !) pour l'inviter à signer son existence de son unique manière d'être.

Le réalisme des saints atteste de la réalité du Dieu qui vient à l'homme pour le porter vers une joie plus haute.

L'absolu, comme plénitude de vie, ne concerne ni les philosophes, ni les artistes, ni même les théologiens. Il ne se donne qu'*amoureusement* à l'unique qui s'éprend de lui et se retourne sur lui-même. Toutefois, que l'on ne s'y trompe pas : si la présence de Dieu est décelable dans notre première *assurance* d'être, si sa lumière semble s'offrir dans l'éclosion du monde à la clarté du sens, si enfin la révélation de son nom se dépose comme un sceau sur l'éminence de notre dignité d'homme, l'hospitalité faite au Très-haut ne relève jamais de l'évidence apologétique et l'illumination n'appartient qu'à celui qui s'entête dans l'espérance d'un sens et d'un amour, malgré les sombres horizons qui bornent parfois le monde et les vaines agitations qui semblent le parcourir, malgré la solitude anxieuse et l'innocence menacée ; et encore cette illumination ne se donne-t-elle que par intermittences, plongeant en un mystère épais.

L'âme réaccordée

L'acte de conversion est alors tout entier traversé de *passivité* : mon âme est comme réaccordée, mes puissances sont suspendues, et j'endure l'obscurité de la foi. « *L'habitation de Dieu dans l'âme par l'union d'amour est différente de celle qui maintient toute chose dans l'existence* », rappelle la mystique à la suite de Jean de la Croix ; elle suscite « *les transes mortelles de la nuit de l'esprit* »¹⁰ par lesquelles l'âme est orientée sur « *l'unique chemin qui conduise à l'Incompréhensible* »¹¹.

Mais dans cette épreuve crucifiante l'homme apprend à connaître et à aimer en partant de la vie que Dieu infuse en lui ; étreinte sans mémoire ni figure par laquelle Dieu se donne enfin dans sa transcendance propre ; ultime science, ultime patience de l'âme devant le Royaume qui lève et le Bien Aimé qui s'éveille au creux de son épaule...

¹⁰ *La science de la croix*, p. 146.

¹¹ *Idem*, p. 134.

Quant Edith Stein, depuis longtemps convertie, doit quitter le carmel de Cologne en 1938 pour fuir les persécutions nazies et pour éviter des ennuis à ses sœurs, elle sait venu le temps de la croix qui invite plus que jamais à tenir les événements sous la lumière du Ressuscité, pour qu'ils ne perdent pas tout sens. Ce réalisme sera le sien jusqu'à sa déportation et son assassinat le 9 août 1942.

Lors d'un de ses derniers dialogues, un ami lui demandait : « Qui expiera pour ce que le peuple juif se voit infligé au nom du peuple allemand ? Qui fera de cette effroyable culpabilité une bénédiction pour les deux peuples ? » Et elle de répondre : « Ceux qui ne permettent pas que les blessures ouvertes par la haine donnent naissance à une haine nouvelle, mais qui, bien qu'ils soient eux-mêmes victimes, prendront sur eux la souffrance de ceux que frappent la haine et la souffrance de ceux qui haïssent ».

Ainsi par sa vie a-t-elle su dire le Dieu éternel qui renverse l'homme de ses frêles assises pour mieux l'établir à ses côtés dans un amour qui ne passe pas.

Mon Dieu, ma vie, mon être ... Que notre amour ne passe pas.

Yan Plantier

Yan Plantier est père de famille. Il enseigne la philosophie au lycée dans la banlieue lyonnaise.